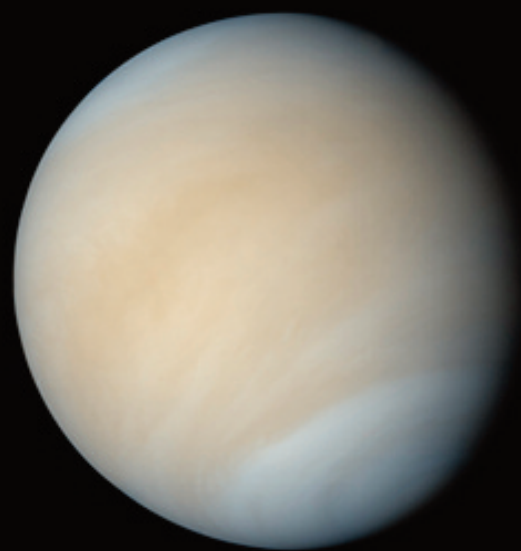


JE SUIS ALLÉ SUR VÉNUMS



TÉMOIGNAGE D'UN ÉVÉNEMENT
D'UNE IMPORTANCE PLANÉTAIRE

Salvador Villanueva Medina

SALVADOR VILLANUEVA MEDINA est né en août 1910 dans un village de l'État du Jalisco. Il s'est maintenant retiré complètement de toutes les activités de recherche ufologique. Il est humble dans ses revendications, il est généreux, bon et sage ; autodidacte et fier de sa chance d'avoir visité un monde grandement en accord avec ses idéaux. L'expérience vécue par Monsieur Salvador Medina Villanueva en 1953 a donné lieu à ce livre, lequel a été traduit en six langues ; en Allemagne seulement il s'en est vendu 80 000 exemplaires.

Moi, son fils Salvador, respectant deux promesses, celle qu'a faite mon père à ses amis extraterrestres ainsi que la promesse que je lui ai faite : celle que cette expérience ne sera jamais oubliée. Je rends publique son expérience, car seule la magie du temps lui donnera raison. Je profite de l'occasion pour remercier les Éditions Mina, et à mon grand bonheur, voici cette nouvelle édition de l'aventure de mon père dans un autre monde.

Salvador Villanueva (fils)

PRÉSENTATION

NOUS CONNAISSONS personnellement Salvador Villanueva Medina, l'homme qui a été sur Vénus. Salvador n'a rien de fantastique, et n'a aucun déséquilibre. Salvador a été examiné par des psychiatres qui sont arrivés à la conclusion que c'est un homme normal, mentalement équilibré.

Salvador ne vit pas de son extraordinaire aventure, ni du livre qu'il a écrit intitulé : « Je suis allé sur Vénus ». Ce gentilhomme, maintenant, est mécanicien de profession, il répare des automobiles. Il vit de ça. Nous-mêmes sommes allés dans son atelier et l'avons vu travailler. C'est une personne pratique à cent pour cent. Le domicile de ce gentilhomme ne sera pas divulgué étant donné que nous n'avons pas l'autorisation pour le faire. Nous nous limitons à seulement 2 choses : la première, donner témoignage que cet homme est un homme absolument saint d'esprit, dédié à son travail et à sa famille ; la deuxième, que cet homme est passé par une aventure formidable, mais ne vit pas d'elle.

Salvador Villanueva Medina raconta ce qui s'est passé et cela lui a coûté beaucoup de souffrance, parce que les canailles, les sceptiques de toujours, les imbéciles se sont moqués de lui.

Salvador a été sur Vénus hors de tout doute et a accompli le devoir d'informer ses semblables, malgré qu'ils se moquent de lui. Victor Hugo a dit que « Celui

qui rit de ce qu'il ne connaît pas est sur la voie de devenir un idiot ».

Pendant 5 jours, Salvador a habité sur la planète Vénus, et il est retourné sur Terre après avoir vérifié la réalité de toutes ces affirmations faites par les Vénusiens. La civilisation vénusienne est des millions de fois plus avancée que la nôtre, les orgueilleux terriens.

Salvador raconta ce qu'il vécut. Nous nous limitons à le commenter. L'entreprise Philips a examiné des échantillons de terre et de plantes ramassés à l'endroit où Salvador a trouvé le vaisseau et a découvert un désordre atomique très étrange dans ces échantillons. Aussi, l'endroit fut-il photographié, car il y avait les empreintes du vaisseau.

Le sage Adamski a fait une conférence sur ce thème dans le théâtre Insurgente au Mexique. Une commission allemande de scientifiques s'est intéressée à la question et ils sont allés rendre visite à Salvador. Ils ont étudié l'événement sur le terrain. Il n'est resté aucun doute. Cependant, les imbéciles continueront à rire comme toujours, parce que ce sont des imbéciles.

Samaël Aun Weor

À TITRE DE PROLOGUE

LE MOIS D'AOÛT est devenu significatif pour moi, car ce fut dans celui-ci que j'ai vu le jour, même si de cette date à aujourd'hui il s'est passé près d'un demi-siècle. Ce fut aussi dans un mois d'août que j'ai eu le plus grand privilège qu'un individu peut souhaiter. Dans les deux cas, l'aventure s'est déroulée à mon insu.

La première peut être démontrée par ma naissance ; la deuxième s'avère difficile à prouver parce qu'il n'y avait même pas de témoins ; mais cette dernière a été plus riche en incidents que la première. Celui qui a semé profondément le plus de doutes dans mon esprit fut un camionneur. Il fut la première personne mise sur mon chemin lorsque j'eus terminé cette aventure fantastique. J'ai débordé d'optimisme trop facilement, sans même en imaginer les conséquences qui me situaient sur la limite du sublime et du ridicule.

Mais j'ai essayé de tirer profit de cette expérience. À partir de là, j'ai marché en faisant plus attention, bien qu'à vrai dire je n'aie pas pu non plus obtenir de grands bienfaits avec cette tactique.

J'admets qu'après le premier échec, j'avais enfermé l'expérience glorieuse dans mon être avec une certaine facilité, bien qu'aux personnes qui l'avaient rendue possible j'avais promis de la rendre publique. Pendant un an et demi, j'ai fait abstraction de cette promesse et l'on m'appuyait pour me renforcer, car ma préparation

intellectuelle était nulle. Ces gens ont insisté en m'assurant qu'ils se doteraient d'un moyen pour m'aider dans cette responsabilité transcendante.

Je n'étais pas surpris de voir dans les premières pages des journaux des nouvelles sur des personnes qui avaient eu des expériences semblables à la mienne, bien que de plus petite envergure.

À nouveau, la curiosité de savoir s'ils me croiraient a commencé à bouillir en moi. Je me suis proposé de tout raconter à un intellectuel et je crois que j'ai été judicieux dans la sélection. À cette époque, un journaliste qui, sous le pseudonyme de M. G. B., écrivait une série d'articles sur le sujet attira mon attention. À cause du sérieux avec lequel il agissait, j'ai décidé de l'intéresser en lui envoyant une partie de l'histoire, car on ne pouvait pas chasser de moi l'incertitude qu'avait provoquée notre ami camionneur. Par conséquent, je jugeai que de nouveau j'avais commis une erreur, en ne racontant pas l'expérience dans les moindres détails à cet homme.

Car maintenant, c'était lui qui prenait mes mots avec méfiance et, bien qu'il m'ait donné l'occasion de me justifier, je crois que je n'ai pas su en profiter, augmentant ainsi sa méfiance.

À cette époque, il y avait un couple de Nord-Américains en vacances au Mexique, qui avait eu l'occasion de voir un vaisseau spatial à basse altitude. Cela les avait tellement enthousiasmés qu'ils avaient décidé de bien se renseigner et de dicter quelques conférences. Au Mexique, ils entrèrent en contact avec le monsieur M. G. B., qui eut la gentillesse de m'inviter à leur première conférence dans la capitale.

Quelque 300 personnes enthousiastes participèrent à cette dernière, la majorité bien informée et certaines

avec des expériences personnelles. Les journalistes ont aussi fait acte de présence, ce pour quoi ce nouvel incident qui allait augmenter mon acquis personnel s'avérait intéressant.

En compagnie de mon fils aîné, nous occupions un coin de la salle, en laissant se dérouler la séance. Les esprits s'échauffèrent. Plusieurs personnes montèrent sur l'estrade pour raconter leur expérience, ce qui augmentait l'intérêt des concurrents. Aussitôt, la personne qui dictait la conférence, s'adressant à l'auditoire, demanda si certaines des personnes présentes avaient établi un contact avec des membres d'équipage de vaisseaux spatiaux.

La question eut un effet foudroyant en moi qui, sans savoir avec certitude la portée de ma décision soudaine et en sentant qu'une force extraordinaire m'y obligeait, j'ai levé la main, étant invité à l'estrade devant l'attente générale. J'avais seulement marché quelques pas, que déjà je le regrettais ; mais j'ai continué. Ils m'ont heureusement traité avec courtoisie, et il y eut même un grand auteur, monsieur Francisco Struk, qui était présent, qui se mit à ma défense, en appuyant mes paroles, ce qui calma l'effervescence que j'avais provoquée.

Les Nord-Américains s'intéressèrent à enquêter sur mon histoire et, ensemble avec monsieur M. G. B., ils m'invitèrent à leur parler du lieu où j'avais vu et abordé le vaisseau.

À cette occasion, un ingénieur militaire, un professeur de mathématiques de nationalité nord-américaine ainsi que Salvador Gutiérrez, un jeune photographe de presse expérimenté, nous ont accompagnés. L'excursion fut un succès. L'ingénieur que je guidais fit des calculs et ne tarda pas à localiser l'emplacement exact, vérifiant les dimensions de l'appareil. Ceci me fit

retrouver la confiance que m'avait fait perdre notre ami camionneur. Et j'acquis alors une nouvelle connaissance : que les vaisseaux laissent toujours une trace où ils atterrissent, et ce à découvert.

Dans le cas qui nous intéresse, comme il a atterri dans un endroit couvert d'une végétation qui atteignait une grande hauteur, celle-ci fut brûlée d'une manière inhabituelle, inconnue pour nous et c'était ainsi un an et demi après.

Nous avons emporté des échantillons de terre, de l'intérieur et de l'extérieur de la trace, qui ont été analysés dans les laboratoires Phillips, et l'on a constaté que dans les deux échantillons il y avait une différence moléculaire très marquée. Peu après, vint de Californie, É.-U., monsieur Jorge Adamski. Il dicta également une conférence sur le sujet au Théâtre des insurgés, et il assura qu'il avait eu de nombreux contacts avec des membres d'équipage de vaisseaux.

On me l'a présenté à la maison de monsieur M. G. B. et je me suis limité à répondre à ses questions ; mais sans m'étendre. Il eut alors la ferme conviction qu'aucune des personnes qu'il avait connues ne jouissait d'une plus grande expérience que moi, et il m'a semblé vouloir mes confessions seulement pour son bénéfice personnel.

L'auteur anglais monsieur Desmond Leslie est également passé par cette capitale. J'ai eu l'occasion de le connaître et de l'accompagner pendant un jour et demi, grâce à l'intérêt du diligent investigateur et journaliste monsieur M. G. B., qui n'a pas pris un moment de repos pour profiter d'autant d'occasion qu'on lui présentait pour faire des recherches sur mes expériences.

Je dois clarifier, comme je l'ai déjà dit avant, que je n'avais pas non plus raconté l'expérience complète au

journaliste. Comme aux autres personnes, je me suis limité à lui rapporter seulement une partie, puisque je considérais le reste invraisemblable. Je craignais qu'ils me ridiculisent, alors j'acceptais l'idée que les gens ne croient pas à ce qu'ils n'ont pas vu de leurs propres yeux.

Cependant... la promesse que j'avais faite aux membres de l'équipage du vaisseau spatial continuait à hanter mon esprit.

Et c'est la raison pour laquelle j'ai décidé d'écrire mon récit en détail, sans les limites qu'impose le journalisme. J'espère qu'on pardonnera mon audace.

Pour les personnes expérimentées en télépathie, je raconte à la fin de cet ouvrage quelque chose que j'ai capté avec tourment sans pouvoir le déchiffrer complètement ; mais que je me sens obligé de raconter afin de respecter ma parole.

Salvador Villanueva Medina

CHAPITRE 1

LE CONTACT

C'ÉTAIT LA DEUXIÈME semaine du mois d'août 1953... Je faisais un tour dans une voiture de location lorsque des Américains m'ont arrêté, un homme et une femme. Ils m'ont demandé si je pouvais leur recommander un conducteur qui les aiderait à conduire leur voiture jusqu'aux États-Unis, par la route de Laredo. Contrairement à mes habitudes, ce travail m'intéressa et je leur ai offert mes services. Nous sommes partis deux jours plus tard. L'automobile était une magnifique Buick modèle 52 qui roulait très bien. Le couple était pressé d'arriver et nous avons conduit le véhicule à tour de rôle.

Nous avons parcouru moins de 500 kilomètres — 484 pour être exacte —, quand un bruit s'est produit dans la transmission de la voiture. Nous nous sommes arrêtés, craignant de causer un dommage sérieux.

Mes compagnons décidèrent de rebrousser chemin à la recherche d'une dépanneuse, puisqu'en pleine route et sans outils il était impossible de faire quelque réparation que ce soit. Lorsque mes improvisés patrons s'éloignèrent, j'ai sorti le cric dans le but d'essayer de savoir d'où provenait le bruit.

Je l'ai installé et levé une roue ; j'ai démarré le moteur relié à la transmission et je me suis glissé en dessous, pour entendre plus clairement. En étant dans cette position, j'ai entendu quelqu'un s'approcher. J'entendais des pas dans le sablon qui s'accumule sur le

bord de la route. Au moment où mes improvisés patrons étaient partis et que je m'étais mis sous la voiture je n'avais vu personne dans les environs, et l'endroit est désert. Alarmé, j'ai essayé de sortir le plus rapidement possible. Je n'avais pas terminé de le faire lorsque j'ai entendu une voix étrange qui dans un parfait espagnol m'a demandé ce qui était arrivé à la voiture. Je n'ai pas répondu, j'ai plutôt fini de sortir, en restant assis et en récupérant sur la carrosserie.

J'avais en face de moi, à environ un mètre et demi, un homme étrangement habillé, de petite stature. Il ne mesurait pas plus d'un mètre vingt.

Il était habillé d'un uniforme fait d'un matériau semblable au velours ou à un lainage. Il n'avait pas de partie visible autre que la tête et le visage, dont la couleur s'avérait étonnamment semblable à l'ivoire. Ses cheveux, blonds et légèrement ondulés, lui tombaient un peu plus bas que les épaules et en arrière des oreilles. Les sourcils, le nez et la bouche formaient un ensemble merveilleux, qui s'agençait à une paire d'yeux d'un vert brillant qui rappelaient ceux d'un animal sauvage. Il portait une ceinture épaisse aux bords arrondis, remplie de petites perforations et sans joints apparents.

Il avait un casque semblable à ceux qui sont utilisés pour jouer au football américain, mais légèrement déformé à l'arrière. Dans ce casque, il y avait à la hauteur de la nuque une bosse de la taille d'un paquet de cigarettes, recouverte également de perforations qui allaient vers les bords en diminuant.

À la hauteur des oreilles, on voyait deux trous ronds d'environ un centimètre, desquels sortaient une grande quantité de petits fils minces et chancelants qui, regroupés à l'arrière du casque, formaient une circonférence

d'environ trois pouces et demi. Ces petits fils et la protubérance étaient bleu, de même que la ceinture. Il y avait aussi une bande apparemment métallique qui rejoignait le col de l'uniforme. Ce dernier ainsi que le reste du casque étaient gris foncé.

L'homme porta sa main droite à sa bouche comme pour me demander si j'étais incapable de parler. J'ai trouvé la sonorité musicale de sa voix hallucinante. Elle sortait d'une bouche parfaite qui encadrait deux rangées de petites dents très blanches.

J'ai fait un effort et je me suis relevé. En constatant ma supériorité physique j'ai repris un peu courage. L'individu m'encourageait en esquissant un sourire plein de douceur. Cependant, l'étrange impression que m'avait produite la soudaine apparition de ce type si singulier m'habitait encore. Comme je ne me sentais pas forcé de répondre, je lui ai demandé à mon tour s'il était aviateur.

Faisant preuve de bonté il me répondit que oui il l'était et que son avion, comme nous l'appelions, n'était pas loin.

Réconforté par sa réponse, j'ai décidé de l'inviter à monter dans la voiture. Il y avait un petit vent froid, assez désagréable, qui augmentait de temps à autre, au passage des véhicules à grande vitesse. L'obscurité commençait à tomber et l'homme, au lieu d'accepter ou de me remercier pour l'invitation, commença à ajuster soigneusement son casque, ce qui fit un bruit très semblable à celui produit par une voiture qui roule à grande vitesse. Dans les perforations de sa ceinture, diverses lumières qui s'intensifiaient commencèrent à s'allumer et à s'éteindre en abondance.

L'homme a levé sa main droite comme pour dire aurevoir. Il s'est approché d'un monticule de terre, l'a

atteint avec agilité et a sauté dans la forêt qui bordait la route.

Après un moment, j'ai grimpé au même endroit et j'ai essayé de le voir. J'ai vu à une certaine distance la bande lumineuse de sa ceinture qui ressemblait à un amas de lucioles. Je suis resté là jusqu'à ce qu'il disparaisse dans l'obscurité de la forêt.

Je suis retourné à la voiture, j'ai enlevé le cric et, suivant le conseil des gardiens de routes en motocyclettes qui passaient, je l'ai poussé hors de la route en la rapprochant de la bordure où elle était arrêté.

Je me suis recroquevillé dans le siège en songeant à cet être étrange et j'ai pensé que peut-être il était vraiment un aviateur qui avait été victime d'un accident ou d'un incident et que son avion s'était détruit dans la forêt.

Finalement, je me suis endormi. Il a dû se passer pas mal de temps, parce que je dormais profondément lorsque de forts coups donnés dans la fenêtre de la porte avant droite m'ont réveillée. Au premier coup d'œil, j'ai aperçu deux personnes à l'extérieur de la voiture. Je me suis dit que c'étaient les propriétaires de cette dernière qui revenaient. Sans réfléchir, j'ai ouvert la porte, et grande fut ma surprise lorsque j'ai constaté que c'était ma « connaissance », maintenant en compagnie d'un autre individu ayant la même apparence et accoutré de la même manière. Sans réfléchir, je les ai invités à monter, chose qu'ils ont acceptée immédiatement. Ce fut alors que, pour la première fois, j'ai eu l'étrange sensation que ces êtres étaient quelque chose de supérieur à moi.

Lorsque j'ai étiré mon bras droit par-dessus eux pour essayer de les aider à fermer la portière, comme s'ils avaient voulu me mettre en garde, j'ai senti une

douleur aiguë comme celle produite par un coup sec donné sur un coude, suivi d'un engourdissement qui m'a momentanément paralysé le bras.

L'impression fut si forte que, instinctivement, je me suis tassé vers la gauche pour m'éloigner d'eux.

Un moment après, on pouvait sentir une petite chaleur qui se dégageait de leurs corps ou de leurs uniformes, qui pour sûr s'avérait agréable, puisqu'à cette période de l'année la température dans la région est fraîche.

Sans présentation d'aucune sorte, celui qui plus tôt m'avait rendu visite, et qui se trouvait au centre, m'a demandé si j'étais parvenu à réparer la voiture. Je lui ai répondu que je n'avais pas suffisamment d'outils pour tenter une réparation comme telle et que par conséquent, je n'avais pas d'autre solution que d'attendre mes compagnons qui étaient partis chercher de l'aide.

Il y eut un moment de silence, et je me suis rendu compte qu'ils essayaient de m'observer avec un certain enthousiasme. J'ai allumé les lumières à l'intérieures de la voiture et, simplement pour demander quelque chose, je leur ai demandé s'ils étaient européens. La perfection de leurs traits me faisait comprendre qu'ils n'appartenaient à aucune race que je connaisse.

Celui qui était au milieu et qui tenait la conversation, me dit en souriant légèrement qu'ils provenaient d'un endroit beaucoup plus éloigné que ce que je connaissais ou que je pourrais imaginer. Cette allusion à leur provenance me produisit une étrange sensation ; mais je n'ai jamais pensé à d'autres planètes, mais plutôt à d'autres pays.

Notre lieu d'origine, a-t-il dit, est bien plus peuplé que celui-ci. Il est difficile de trouver de grands espaces entre les gens.

Ensuite, l'homme se mit à parler tellement que je suis resté perplexe... Il y avait un contraste entre lui et sa facilité de parole, et son compagnon et son silence. Le deuxième, qui était plus rond de visage et plus robuste en général, faisait seulement de petits mouvements de tête, en laissant parfois apercevoir ses petites dents qui se démarquaient par leur blancheur ; mais sans dire un mot.

Le plus petit poursuivit en disant qu'on pouvait considérer l'endroit d'où ils venaient comme étant une ville continue, qui recouvrait tout, car les rues se prolongaient sans fin, que celles-ci ne se croisaient jamais au même niveau, qu'il y avait tellement de véhicules et que la diversité était tel que j'en serais facilement renversé.

Il affirma que ces véhicules n'utilisaient pas de combustible minéral, ni végétal, car les vapeurs de ce type de combustible s'avèraient dommageable pour les organismes.

Il a aussi déclaré que la force de propulsion était fournie autant par la chaleur centrale de leur planète que du soleil, puisqu'ils étaient des sources inépuisables d'énergie.

Il a continué en disant que, le long de leurs trottoirs, se déplaçaient des bandes sans fin qui permettaient aux passants d'éviter de faire des efforts. Aussi que les gens ne s'aventuraient jamais sur la chaussée, car ceux-ci étaient métalliques et conducteurs de l'énergie avec laquelle étaient propulsés leurs nombreux véhicules.

— Ils sont complètement différents de ceux que vous utilisez. Tu verras qu'avec le matériau et l'espace que vous employez pour transporter six passagers, nous en portons vingt-cinq, et dans certain cas jusqu'à cinquante, et cela seulement sur le premier étage. — Il

dit cela en parcourant des yeux l'intérieur de l'automobile spacieuse que nous occupions. — Mais nous en avons qui possède jusqu'à dix étages.

Tout cela me contrariait, puisque je ne connaissais aucun pays dans le monde qui n'utilisait aucun combustible dans leurs véhicules. Peut-être qu'ils les avaient trop peuplés, mais la discussion sur leurs villes s'est arrêtée là. J'ignorais également qu'ils les avaient mécanisées à un tel degré.

Ces hommes me semblaient deux farceurs. Je leur ai demandé comment ils faisaient pour produire des légumes, puisqu'ils étaient si peuplés. J'avais posé la question en plaisanterie ; mais il me répondit tranquillement : qu'il y a bien longtemps de cela, ils avaient cultivé des légumes en bien plus grande quantité que ce que nous connaissons. Ils le faisaient dans des perforations, ils se servaient des murs à cette fin, ils produisaient ainsi des légumes intérieurs ou souterrains.

Quelque chose dans cela me semblait logique. Mais d'autres choses décidément non. Maintenant, en essayant de m'orienter, j'ai demandé s'ils étaient près de la mer. Il me répondit, comme sans donner d'importance à la question, qu'ils en avaient seulement une, mais qu'elle était trois fois plus profonde que la nôtre.

La chose m'a paru burlesque, et je lui ai reproché son attitude. Les deux individus ont explosé en un bruyant éclat de rire qui m'a contrarié ; mais j'en suis venu à penser que probablement mon ignorance était plus grande que je l'imaginai, et à vrai dire je ne me suis pas senti offensé.

Devant mon impassibilité, l'homme me lança :

— J'espère que tu comprends que nous sommes en train de parler d'une autre planète.

— D'une autre planète ? — lui ai-je demandé indigné et étonné.

— Oui monsieur, un autre « monde » comme vous appelez cet endroit où vous vivez. Je crois que tu sais qu'ils existent ?

— Bien sûr que je le sais — que je me suis empressé de répondre, parce que la question m'a paru offensive. — Tout de même ! Comment pourrais-je ne pas savoir qu'il existe d'autres planètes ? — Et afin de démontrer mes connaissances en astronomie, j'ai terminé en affirmant que selon nos sages, aucune autre planète au-delà de la nôtre ne pouvait avoir d'habitants rationnels.

— Qu'est-ce qui vous fait penser une chose pareil ? — me demanda-t-il — Serait-ce les moyens déficients dont vous disposez pour faire vos calculs ? Cela ne vous semble-t-il pas trop prétentieux de croire que vous êtes les seuls êtres qui peuplent l'univers ?

Cela prenait une tournure plus sérieuse que ce que j'avais pensé. J'ai aussitôt commencé à me rappeler de la douleur que je sentais encore dans mon bras et aussi de l'étrangeté de ces types avec leurs uniformes et leurs ceintures, avec leurs casques, l'étrangeté de la couleur de leur peau, de leurs yeux expressifs et de leur voix étrange, dont le son était sans pareil.

Pour mon pauvre intellect, ces individus étaient trop éprouvants. J'ai décidé de continuer à résister et je leur ai dit que tout cela me paraissait incroyable.

— Bien sûr — m'a-t-il répondu. Cela s'avère incroyable pour votre mentalité ; mais dis-moi, pourquoi est-ce incroyable ?



CHAPITRE 2

LE VAISSEAU

LA QUESTION FUT si inattendue qu'elle me troubla. Je lui ai donc lancé que je croyais savoir, par les calculs de nos astronomes et nos mathématiciens, que certaines planètes parmi celles qui forment notre système solaire sont trop froides et d'autres trop chaudes.

— D'accord. Je vais te donner un exemple simple : vous avez des endroits extrêmement froids et pourtant il y a des gens qui y vivent. Ils arrivent à subsister sans artifices ni aides mécaniques d'aucune sorte, en comptant seulement sur leurs propres moyens. Maintenant, imagine ces mêmes individus dotés des éléments nécessaires, des outils pour façonner le climat ou l'environnement dont ils ont besoin. En quoi la distance à laquelle ils sont du soleil pourrait bien leur importer, si celui-ci leur donne les moyens nécessaires pour se protéger et en outre, de transformer le nuisible en bénéfique ? Maintenant, un autre petit exemple.

J'ai continué à l'écouter.

— Tu sais bien qu'un individu, en se prévalant seulement d'un petit réservoir dans lequel il emmagasine ce dont il a besoin pour respirer, peut être hors de son milieu naturel, sans que sa structure organique soit mise en danger.

L'exemple a illuminé mon esprit et sans perdre de temps, je lui ai demandé :

— Vous devez donc respirer quelque chose de différent à ce que notre organisme est habitué ?

— Évidemment — il m'a répondu satisfait.

— Mais je ne vois pas d'accessoires.

— Tu ne vois rien parce que, selon ta mentalité, il doit y avoir un accessoire ; mais touche ici... — Il me dit cela en m'invitant à toucher ce qui devait être l'estomac et l'on pouvait y sentir une consistance ferme, différente de la nôtre.

Tout de suite après il compléta l'explication :

— Nous portons ici ce qui nous maintient en vie. Cela injecte directement dans les poumons.

— C'est vraiment merveilleux — je m'exclamais avec enthousiasme. Cependant... diable !, les doutes continuaient à m'assaillir. Il m'avait avisé de cela, et c'est pour cette raison qu'il m'avait dit que je pourrais demander ce que je voudrais et qu'il me répondrait.

Pour commencer, je lui ai dit que s'ils venaient d'un autre monde, quel type de véhicule utilisaient-ils ?

Il m'a répondu qu'il m'avait déjà dit que son vaisseau n'était pas très loin et que bientôt j'allais avoir l'occasion de le voir, si cela m'intéressait.

Une question me tracassait, mais je ne trouvais pas la façon de la poser sans les offenser. L'idée m'était venue que, vu que les adultes sont si petits, comment étaient les enfants.

Et devant mon étonnement, comme s'ils lisaient dans mon mental, il a répondu à ma pensée de la façon suivante :

— Je vais t'expliquer ce que tu veux savoir, c'est-à-dire, ce qui concerne les enfants. Dans notre monde, nous ne voyons pas d'enfants dans les rues. Dès leur naissance, ils demeurent sous la tutelle de ce que nous pourrions appeler le « gouvernement », et celui-ci se

charge d'eux jusqu'à ce qu'ils atteignent l'âge adéquat. C'est alors qu'on les classifie en accord avec leurs qualités physiques et mentales et on leur assigne un endroit déterminé, où il y a un besoin. Généralement, cette opération est menée à bien par des couples, un homme et une femme.

Et l'idée m'est venue de lui demander comment ils faisaient pour acclimater un individu d'une zone froide à une chaude, ou vice versa.

— Comme tu le verras, nous n'avons pas ce problème. Pour la simple raison que notre monde entier jouit d'un seul climat uniforme et celui-ci n'est pas naturel, mais artificiel, créé par nous-mêmes. Tu comprendras maintenant que nous jouissons d'un seul climat, doux, sans avoir de régions extrêmes comme vous. De plus, la densité de notre population ne permet pas ce luxe.

Cela, pour moi, devenait très convainquant. Tout semblait appuyer ce qu'il prétendait être et maintenant cela commençait à me sembler logique. À nouveau, mon esprit donna lieu à une autre question. C'était concernant leur unique mer, et je n'avais pas terminé de la formuler lorsqu'il interrompit ma pensée :

— Je t'ai déjà dit que nous avons une mer et celle-ci contient autant de liquide que tous les vôtres combiné. De celle-ci nous sortons tous les matériaux, ceux que nous utilisons pour construire nos bâtiments, pour confectionner nos vêtements, pour fabriquer nos véhicules et 60 % ou plus de notre alimentation.

Il continua :

— Nos bateaux actuels ne sont pas comme vous les concevez et les construisez. Les nôtres vont autant dans les airs que sur l'eau qu'à tout autre endroit sans danger d'aucune sorte. Dans cette mer, on a installé à de

grandes profondeurs, d'immenses usines qui disposent de systèmes différents de ceux que vous utilisez. Ces systèmes attirent les populations marine. Là, ils sont choisis et utilisés scientifiquement.

Devant mon étonnement, il a ajouté :

— Comme tu le comprendras, dans notre mer il n'y a pas de perturbations d'aucune sorte, parce que nous l'avons à notre service et sous notre contrôle et par conséquent ces contingences sont écartées.

Cela s'était maintenant transformé pour moi en une incessante préoccupation. Je voulais en savoir plus sur ces gens. Je lui ai demandé comment il se faisait qu'ils parlaient si bien l'espagnol. Il m'a répondu qu'ils pouvaient en peu de temps parler n'importe quelle langue aussi difficile qu'elle puisse être ; que, dans son monde, ils avaient déjà parlé, comme dans le nôtre, une quantité infinie de langages ; mais que maintenant ils en employaient seulement un, formé des mots les plus faciles, et l'avaient amélioré de façon extrêmement efficace et simple.

Je leur ai demandé s'ils connaissaient notre monde en entier. Il m'affirma qu'ils le connaissaient bien plus qu'en surface, mais aussi sa structure complexe et toutes les coutumes des différentes régions éloignées. Qu'en premier, ils récoltaient ces informations à l'aide d'appareils appropriés dont tous leurs vaisseaux étaient dotés. Et qu'ensuite, avec l'aide de gens de leur propre peuple, choisi, parmi ceux qui nous ressemblaient le plus physiquement.

En générale, ils le laissent bien ravitaillé près de l'endroit où ils souhaitent faire des recherches et ils le reprennent au moment propice.

Les objectifs qu'ils poursuivaient dans notre monde ont commencé à me préoccuper. Ainsi, donc, en lui

demandant, il me répondit, en illustrant la réponse avec un peu d'histoire :

— L'étape que vous traversez en ce moment, nous l'avons vécu il y a quelques milliers d'années. Dans notre monde, il y eut des guerres et de la destruction, des retards et des avancés ; mais un beau jour est arrivée l'équanimité. On a alors renversé des dirigeants politiques et l'on a élu à leur place des sages et de grands humanistes. Au lieu des orgueilleux, ambitieux et égoïstes, qui cherchaient seulement le profit pour leur propre bénéfice, on a mis en place des hommes consacrés à l'amélioration collective.

Après une brève pause :

— Il y eut un changement total dans l'administration publique et, peu à peu, la vanité a disparu. Elle qui constituait le meilleur allié des exploités. Et la morale dans tous ses aspects a fini par s'installer fermement. Maintenant, de vrais sages nous gouvernent. Ils nous procurent une meilleure alimentation, de meilleurs vêtements, une éducation meilleure et uniforme. On a mis fin aux privilèges. Maintenant, au même endroit, on éduque physiquement et mentalement celui qui probablement descend de riches et celui qui descend de pauvres. Lorsqu'un individu arrive à une période de sa vie où il se démarque, il est envoyé à un endroit où il peut développer ses aptitudes librement et sans préoccupations.

Il ajouta :

— Ce que vous appelez Nation ou Patrie a totalement disparu. Nous sommes uniquement des citoyens de notre monde. Nous n'utilisons pas de drapeau, ni d'identification d'aucune espèce. Chaque enfant en naissant est tatoué à un endroit sur ses pieds. C'est comme une fiche qui parle de son origine et de ses

facultés. Il grandit ainsi sans complexes, sain, et librement.

Les heures avaient passé rapidement. Cela commençait à s'éclaircir quand nous sommes descendus de la voiture. À dire vrai, je ne savais pas si ce qui m'était arrivé était réel, mais ce devait être le cas, car je me trouvais juste à un centimètre de ces deux personnages, qui étaient disposés à me démontrer ce qu'ils venaient de me raconter.

Ils ont pris un peu d'avance et s'ont monté sur le bord en terre. Soudainement, ils se sont retourné, comme s'ils voulaient me surprendre en train de faire quelque chose de louche.

Je me suis rendu compte que de leurs casques et de leurs ceintures sortaient des sons intermittents et à grande échelle, en montant parfois jusqu'à heurter les oreilles. La curiosité m'a envahie et je n'ai pas eu d'autres solutions que de lui demander à quoi leur servaient ces ceintures. La question, apparemment, les remplirent de satisfaction.

Le plus petit fixa son regard sur sa ceinture. Son compagnon a simplement posé ses mains sur lui, sans me quitter des yeux. Mais leur expression était telle qu'ils laissaient comprendre qu'en portant cette merveille, ils se sentaient à l'abri de tout danger.

Ou du moins, cela m'a semblé.

Leurs yeux vifs et fulgurants affichaient de l'affection et de la sécurité.

Finalement, le plus petit leva les yeux et me dit :

— Ceci est un appareil qui sert à immobiliser tout mécanisme ou ennemi. Maintenant dit moi — continua-t-il — ta curiosité est-elle satisfaite, désir-tu voir le véhicule ? Viens avec nous — et il a paraphé l'invitation avec un large et aimable sourire.

Il ne m'a pas paru approprié de décliner l'offre. Par conséquent, je me suis empressé de les suivre.

Le terrain était boueux. Nos deux hommes pataugeaient dans les flaques d'eau, en cherchant des endroits plus durs.

Tout à coup, je me suis rendu compte qu'aux endroits où ils posaient les pieds, la boue s'écartait sans y adhérer, avec le même effet que produit un fer chaud.

J'ai regardé mes chaussures. Elles étaient complètement recouvertes de boue. Cela avait souillé jusqu'aux jambes de mon pantalon. Cette constatation m'a donné l'impression de marcher derrière deux fantômes. Inconsciemment, j'ai commencé à ralentir, et à laisser plus de distance entre moi et ces hommes, mais sans cesser de les suivre.

Cela n'était que le commencement d'une série de surprises, qui allaient être gravées à jamais dans mon cerveau.

Quelques mètres plus loin, à ma grande surprise, j'avais devant les yeux le vaisseau majestueux dont ils m'avaient parlé. Il émergeait éblouissant, entourée de feuillage, comme un œuf gigantesque dans un nid énorme.

Je me suis arrêté brusquement et je me suis mis à contempler ce que j'avais devant moi.

Une majestueuse sphère aplatie reposait sur trois bouées qui formaient un triangle. Il y avait, dans la partie supérieure, une cabine légèrement inclinée vers l'intérieur, comme d'un mètre de hauteur, entouré de trous qui ressemblaient à des hublots comme ceux qu'on utilise pour les bateaux.

L'ensemble était impressionnant et donnait l'impression d'une grande forteresse. C'était d'une couleur qui ressemblait beaucoup à celle produite dans un mor-

ceau d'acier lorsqu'on le passe à la meule, mais d'une transparence diffuse.

Lorsque les hommes furent à environ un mètre et demi, ils ont tous deux porté la main droite à la ceinture et ont appuyé dessus. Ensuite, une ouverture dans la partie inférieure de la sphère a commencé à se dessiner et à s'agrandir, pour se transformer finalement en un escalier. En guise de rampes, il y avait deux câbles, apparemment élastiques, parce qu'ils pliaient lorsque les hommes s'y appuyaient.

Je m'étais arrêté à une distance d'environ sept mètres. Comme le vaisseau se trouvait dans un creux, j'ai pu remarquer qu'effectivement les hommes ne laissaient sur les marches ni même une seule particule de boue qu'ils auraient dû avoir sur leurs pieds.

J'ai aussi pu voir comment le plus grassouillet a disparu à l'intérieur. L'autre s'est arrêté au milieu de l'escalier, s'est appuyé sur les rampes et s'est retourné pour me voir. Il m'a alors invité à m'approcher. Bien que quelque chose me tirait dans la direction opposée, j'ai fait un effort et j'ai continué à marcher jusqu'à me mettre à un mètre du vaisseau.

Quelque chose devait avoir changé à l'intérieur de mon être, parce que la peur ou la méfiance que j'avais jusqu'alors ressentie s'étaient transformées en audace. J'ai alors commencé à m'imaginer que ce que j'avais en face de moi n'était pas un vaisseau. Je suis même allé jusqu'à trouver une certaine ressemblance avec une maison d'explorateurs de type conventionnel.

Lorsqu'il a réitéré son invitation, j'ai avancé d'un pas décidé et j'ai commencé à monter derrière lui.

Nous sommes passé par une espèce de lucarne, ou trou rond, de plus ou moins un demi-mètre de circonférence, vers une plate-forme horizontale.

Lorsque je m'en suis rendu compte, le trou par où nous étions entrés s'était scellé de façon inattendue. J'étais certainement impressionné. Mais, en dépit d'être enfermé dans cette chose, la lumière passait au travers. La partie qui devait donner sur l'escalier par où nous étions montés, semblait de cristal, car on pouvait y voir au travers jusqu'à dehors avec une parfaite clarté.

J'ai commencé à balayer du regard ce qui m'entourait.

Un mur qui partait du plafond était en angle avec la plate-forme.

Sur ce mur, on y devinait quelque chose qui pouvait bien être un dossier de siège, même si cela était trop haut.

En angle avec ce dossier disproportionné, car ce ne pouvait être autre chose, était ce qui devait être le siège, divisé en trois sections, visible de face, avec quelque chose qui semblait être des couvertures pour les sièges, mais celles-ci avaient été rabattues vers les côtés.

Je devais ressembler à un idiot dans un bazar, parce que les hommes ne faisaient que m'observer. Finalement, celui qui parlait espagnol m'invita à une petite promenade. Mais j'avais maintenant l'impression qu'avec mon poids, ce vaisseau n'allait pas monter d'un centimètre, ce pour quoi je lui ai dit ironiquement que j'aimerais essayer.

Ils me pointèrent le siège du milieu, et eux occupèrent ceux de chaque côté.

Le siège était moelleux, à un degré que je n'avais jamais connu. Je suis passé au moins les deux tiers de ma vie à occuper des sièges de voitures, et je ne puis nier que j'aurais bien aimé doter la voiture avec laquelle je travaille d'un tel siège.

Mais attendez, si le siège était étonnamment doux, le dossier l'était plus encore. Je n'avais qu'à replacer un peu mon corps et facilement je me perdais dans cette masse agréablement accueillante.

Les couvertures furent rabattues sur moi et j'ai immédiatement senti une légère pression sur mes jambes et une partie de l'abdomen. Cela s'adaptait avec une telle pression et fermeté, que cela m'a donné l'impression d'être dans une balle d'éponge.

Ce qui était sur mes jambes n'était rien de moins qu'un panneau d'instruments. Ce panneau était identique à ceux de mes compagnons de chaque côté de moi, et depuis chacun d'eux on pouvait manœuvrer la machine.

J'aimerais beaucoup pouvoir décrire un de ces panneaux, et je vais essayer de le faire. C'était comme une petite table rectangulaire, légèrement inclinée vers moi. À hauteur de poitrine il y avait un écran qui ressortait considérablement des autres instruments. Il n'était pas plus grand qu'un phare d'automobile, avec une surface convexe. Il était limpide et lumineux, et d'une clarté étonnante. Conjointement à cet écran, de chaque côté de la partie avant, il y avait deux protubérances rondes, une blanche et l'autre noire. Je dois clarifier que les couleurs de tous les instruments étaient lumineuses, plus puissante que la lumière fluorescente que nous connaissons. Plus en avant, conjointement à notre écran de tout à l'heure, il y avait trois petites roues, deux placées de façon verticale et une au milieu, de façon horizontale.

Au côté droit, on voyait une série de touches. La première touche était large et les autres étaient étroites. Ce clavier était blanc à partir du haut, et à mesure

qu'on descendait la couleur noircissait jusqu'à finir d'un noir brillant.

Aux extrémités de chaque côté, il y avait à la portée des pouces de ces petits hommes, deux très petits appuis-pouce en forme d'angle.

Au côté gauche, en rangée comme le clavier, se trouvaient des leviers en forme de petites raquettes ou palmettes qui pouvaient être poussés vers l'avant.

Finalement, en face de l'écran et approximativement au centre du panneau, il y avait quatre pièces en forme de demi-lune, dont le dessous était rond et le dessus était plat. Cela s'inclinait par le centre, car seulement deux mouvements étaient possibles. Ces pièces formaient une croix.

Ces panneaux se complétaient d'un cylindre placé à l'extrémité arrière. Dans ce cylindre, cinq sections se déplaçaient à différentes vitesses, en effectuant des mesures à la diagonale. À mesure que cela tournait, la couleur changeait, en allant du blanc au noir.

Le panneau était plus ou moins ainsi. On y voyait se reproduire les mouvements de la machine, selon la volonté du membre d'équipage. En observant tout cela, je ne m'étais pas rendu compte du moment où nous avions commencé à monter. La montée fut douce, lente et à la verticale.



CHAPITRE 3

LE VAISSEAU MÈRE

JE POUVAIS VOIR À MES PIEDS la voiture abandonnée. Nous avons continué à monter, toujours de façon verticale et toujours en ayant la voiture comme repère à mes pieds. Au dernier moment, je l'ai vu de manière brouillée et pas plus grande qu'une voiture d'enfant. Mes compagnons m'ont expliqué comment utiliser l'écran. Il suffisait de faire tourner n'importe lequel des petites roues latérales, pour rapprocher de façon nette et précise tout ce qu'il y avait à l'extérieur du vaisseau. On rapprochait ce qui était en haut avec la roue de droite, et ce qui était en bas avec celle de gauche, et l'on se servait de celle du centre qui était à l'horizontale pour rapprocher l'image jusqu'à donner l'impression que cela se trouvait à un mètre de nous.

J'ai oublié de mentionner qu'à l'extrême droite du panneau il y avait une boule encastrée dans une cavité qui se terminait par un levier rond. Celui-ci faisait déplacer un point noir dans l'écran qui servait de mire lorsqu'il fallait utiliser différentes armes, que j'essayerai de décrire plus loin.

Finalement, tout fut recouvert de nuages et l'on a continué de monter. Les hommes cherchaient une éclaircie pour que je puisse voir notre planète, parce qu'ils pensaient, et avec raison que cela allait m'impressionner. Pour ma part, je me sentais calme. J'essayais de trouver la raison de cette tranquillité, parce que cela me

paraissait anormal. Mon caractère est nerveux de nature, et en plus je n'avais jamais monté dans un avion, et cela me semblait une raison suffisante pour être nerveux. Je me suis rappelé que j'avais ressenti de la crainte seulement quelques instants avant d'entrer dans le vaisseau.

Je me rappelais avoir vu le grassouillet disparaître à l'intérieur de l'escalier et à ce moment-là, j'espérais que l'autre fasse la même chose, pour pouvoir retourner en « volant » à la route et remonter dans l'automobile, où je serais en sécurité. Cependant, à un moment donné, cette peur a disparu et maintenant, par chance je sentais jusqu'à de l'indifférence à ce que la voiture s'éloigne, abandonné.

J'ai commencé à m'inquiéter à l'idée d'être sous l'influence de ces hommes. Néanmoins, j'essayais de chasser ces préoccupations de mon esprit. Je me distrais en observant les manœuvres qu'ils faisaient avec les panneaux de contrôle et je regardais dehors à travers les murs pour en voir les effets. Je sentais jusqu'à de l'admiration pour la simplicité et la manœuvrabilité de ce vaisseau, que même un enfant pourrait manier.

Lorsque nous avons pénétrés dans un espace dégagé, ils m'ont pointé ce que nous avions à nos pieds.

J'admets que même si j'étais amère, et que même si j'avais été sûr d'avoir monté dans le vaisseau sous une certaine influence étrange, cela m'aurait semblé pardonnable.

Ce que j'avais dans mon champ de vision était un spectacle merveilleux, une sphère légèrement opaque, quelque chose d'effacé, qui par des moments se trans-

formait en une masse ronde et tremblante comme de la gélatine solide.

Je pourrais préciser que nous survolions la partie centrale du continent américain, puisqu'on le distinguait avec une certaine facilité. On pouvait distinguer également la partie large de la République mexicaine et la partie la plus étroite du continent. Tout le reste se perdait dans un abîme sans fin.

Ensuite, les hommes me pointèrent le petit écran, et me conseillèrent d'actionner la petite roue du centre.

Et pourquoi aurais-je refuser. Je n'ai ni ne connais de mots pour exprimer ce que j'ai ressenti. Ni non plus pour décrire ce que j'avais à quelques mètres seulement de mes yeux étonnés. Pour le croire, je devais quitter l'écran et regarder à travers la paroi du vaisseau. Cela me semblait plus réel de cette façon, plus vraisemblable.

Dans ce petit écran circulaire d'une grande clarté, je pouvais rapprocher et éloigner tout un monde, simplement en déplaçant ce tout petit contrôle à ma guise, jusqu'à dans ses détails les plus insignifiants. Ou voir notre long continent baigner dans une masse liquide qui s'évanouit en des couleurs bleu et rouge, jusqu'à ce que ses contours disparaissent dans un vide infini.

Ce spectacle incroyable s'est gravé dans mon esprit d'une telle manière, que je me suis souvent réveillé en sursaut. Je me sentait dans le vide et attiré par cette énorme sphère qu'une fois j'ai contemplée peut-être malgré moi.

Lorsque les hommes crurent que c'était suffisant, et je dis « crurent » parce que s'ils m'avaient consulté je leur aurais demandé de me laisser admirer cela jusqu'à satisfaction ; mais pour eux, le temps comptait et nous avons vite pénétré dans de grandes masses de nuages,

certaines si noires qu'elles obscurcissaient l'intérieur du vaisseau.

Là, j'ai eu une autre impression merveilleuse.

Nous venions de sortir du ventre très obscur d'un nuage noir lorsque, intempestivement, le vaisseau a été inondé d'une lumière rouge de couleur sang, très vive, qui changeait l'aspect de tout l'intérieur du vaisseau. Tout a changé de forme, les visages des hommes étaient squelettiques et spectraux et le mien devait aussi avoir pris un aspect terrible, parce que le petit homme s'est empressé de me dire de ne pas avoir peur, que c'était le soleil qui nous donnait cette couleur. Mais j'avais plus l'impression d'être dans un puissant réflecteur rouge.

Soudainement, le mouvement a cessé, ou pour mieux dire la sensation que nous allions à une vitesse effrayante. Et nous sommes demeurés suspendus dans les airs.

Maintenant, voilà une autre grande surprise non moins agréable que la précédente. Il s'agissait d'un gigantesque disque noir, éblouissant, aveuglant. Nous avons tourné autour lentement, comme en reconnaissance. Les rayons du soleil reflétaient sur sa surface polie. C'était immobile, comme s'il se laissait renifler par le petit appareil que nous occupions.

Finalement, nous nous sommes immobilisés en face du gigantesque disque. Nous avons vu dans la partie supérieure s'ouvrir un couvercle ayant les mêmes dimensions que notre vaisseau, et ce dernier a commencé à se glisser dans ce monstre.

On sentait parfaitement le frottement dans la partie inférieure, sous nos pieds, comme si l'on glissait sur des rails. Cette sensation s'arrêta. Les panneaux se sont ouverts, nous laissant à nouveau libres. Les hommes se sont arrêtés et m'ont fait signe de les suivre. La lucarne

s'est ouverte et nous avons quitté cette partie du vaisseau. La porte du vaisseau était ouverte, et nous sommes descendus dans un énorme dôme dans lequel il n'y avait rien d'autre que des colonnes qui constituaient le support sur lequel reposait notre petit vaisseau.

Il y avait dans ce dôme un éclairage intense, sans que la source soit visible. On aurait dit plutôt que toutes les surfaces que l'on voyait produisaient de la lumière.

Les hommes se sont dirigés au-delà de l'endroit où ils avaient garé notre vaisseau, vers un mur qui divisait la circonférence. Et moi je les suivais avec une indifférence qui juste en y pensant me donne des frissons.

Un peu avant d'arriver au mur, une section d'environ un mètre et demi a glissé doucement de côté. Nous avons continué par là, pour nous retrouver dans un endroit en forme de demi-lune. La partie d'en face, c'est-à-dire la semi-circulaire, était occupée par un genre d'écran panoramique de cinéma, mais intensément lumineux.

Au pied de l'écran, il y avait une table longue et étroite considérablement recouverte d'instruments, parmi lesquels ressortaient une grande quantité de petits cadrans, mais incroyablement visible avec différentes lectures. Trois rangées de touches étaient également assez visibles, qui ressemblaient à celles de pianos disposés pour un concert. Et une grande quantité de protubérances complétaient ce panneau d'instruments merveilleux.

Il y avait avec cela trois sièges volumineux.

J'étais tellement distrait à observer tout cela, que je ne m'étais pas rendu compte que j'étais entouré de

gens. Il y en avait huit au total avec mes amis. Je leur ai demandé pardon pour mon inexcusable distraction.

Ils m'ont répondu qu'ils étaient contents que dans leur vaisseau — car ce monstre n'était rien d'autre que leur vaisseau —, il y avait quelque chose qui attirait mon attention. Quatre de ceux qui étaient là étaient habillés de la même manière que mes amis. Les deux autres étaient incontestablement les chefs, parce que leur allure et leur aspect en général dénotaient non seulement un âge plus avancé, mais une plus grande personnalité. Sans compter que l'uniforme qu'ils portaient était d'une couleur marron brillante qui leur donnait une allure distinguée, une plus grande hiérarchie. Si cela n'était pas suffisant pour les différencier, il suffisait d'observer la vénération avec laquelle les autres les regardaient.

Tout ce qui m'était arrivé depuis le matin que nous étions descendus de l'automobile me paraissait tellement irréel que je commençais à me sentir embrouillé. Je craignais de revenir d'un moment à l'autre et de me retrouver dans la voiture. Mais ce n'était pas le cas. J'étais vivant et bien éveillé.

Les chefs du vaisseau m'ont invité à rester avec eux quelque temps, car, selon leur dire, ils ressentaient une réelle satisfaction d'avoir un homme de ma race comme invité.

Au côté droit et en face de l'énorme écran, il y avait une rangée de lits. Je ne crois pas que quelqu'un de notre race qui verrait cela penserait que c'est autre chose. Naturellement, ils avaient quelque chose de différent des nôtres ; mais seulement par leur simplicité. Ces lits étaient de simple cadres d'environ un mètre et demi de long, un de large et deux pouces d'épais.

Le matériau de remplissage était capitonné, poreux, doux et était soutenu par un filet d'un matériau résistant et peu élastique. Le long de ce cadre il y avait deux poignées moulées assez espacées qui, en les faisant tourner, le lit prenait des positions différentes. On pouvait le transformer en un fauteuil confortable, sans aucune sorte de patte, parce que le cadre était encastré dans le mur. Et par conséquent, lorsqu'il était transformé en fauteuil, celui-ci se trouvait accroché ou suspendu.

Après m'avoir offert de me faire une démonstration de comment fonctionnait ce merveilleux vaisseau, ils ont transformé les lits, et mes deux amis, les chefs et un de ceux qui se trouvaient dans le vaisseau se sont assis. Les trois autres ont disparu dans les énormes sièges, à côté du panneau d'instruments.

Tout à coup, on a commencé à entendre un genre de sifflement très aigu, et l'écran s'est divisé en trois bandes sur toute la longueur. Des lumières rouges ont commencé à traverser la bande du milieu. Elles apparaissaient à des endroits au hasard et disparaissaient toujours à une extrémité, et la plupart du temps en augmentant de grosseur avant de disparaître. Cela a attiré mon attention et j'ai demandé à un des chefs de quoi il s'agissait, parce que j'occupais une place au milieu d'eux. Ils m'ont expliqué que c'étaient des particules cosmiques, et que la machine produisait une puissante force de répulsion qui les écartait de notre chemin, pour qu'elles ne causent pas de dommages au vaisseau.

Cela s'avérait intéressant, parce que comme elles se croisaient dans différentes directions, cela formait des figures fantastiques. Cela aurait été suffisant pour me divertir plusieurs jours sans m'ennuyer.

Il est indubitable qu'il s'était passé beaucoup de temps, parce que mon estomac m'en avertissait. De manière inattendue, un des hommes qui nous accompagnait s'est arrêté, et en allant au côté gauche de chacune des chaises il a retiré une pièce qui faisait partie d'un long bras articulé. Il alla ensuite dans un coin à l'opposé d'où nous nous trouvions, et il est revenu avec deux petits plateaux, un dans chaque bras.

Les plateaux formaient une table d'environ six pouces d'épaisseur, et ils étaient divisés en cinq sections profondes, chacune pleine de quelque chose de consistant, d'une saveur tellement agréable qu'il m'était difficile de comparer cela à quelque chose que j'aurais mangé auparavant. Mais non seulement c'était d'une saveur agréable, mais cela s'avérait également reconfortant à l'extrême. Peu après avoir mangé ces aliments, j'ai senti une agréable satisfaction d'optimisme reconfortant qui effaçait de mon esprit tous mes problèmes et mes préoccupations.

Mes yeux se fermaient. Naturellement, ceci avait une explication. La nuit précédente, je n'avais presque pas dormi, j'avais conduit la voiture sur au moins trois cents kilomètres. Puis, les différentes émotions par lesquelles j'étais passé et, si cela n'était pas suffisant, maintenant je me trouvais dans un fantastique vaisseau et entouré de gens étranges.

Étranges, oui ; mais qui me faisait sentir l'homme le plus important que la Terre.

Ils débordaient d'amabilité et de gentillesse, comme si en réalité ils se sentaient obligés à moi. Et pourquoi le nierais-je, face à eux je me sentais honteux et insignifiant. Finalement, malgré tous mes efforts et mes résistances, je n'ai pu l'empêcher, le sommeil m'emporta et tout s'est embrouillé.

Lorsqu'ils m'ont réveillé, mes vêtements avaient été changés, même si je n'avais pas changé de position ni d'endroit. Tout ce que je portais sur moi avait disparu.

Mon corps était maintenant recouvert d'un uniforme semblable aux leurs, mais sans ceinture. Il manquait aussi le ruban du col, ainsi que les chaussures. Celles que je portais étaient un genre de sandales d'une seule pièce, qui couvraient jusqu'aux chevilles. Je portais également un pantalon, aussi ajusté que celui d'un toréador. Je sentais le matériau adhérer à mon corps, mais sans me gêner le moindrement.

Ce qui me couvrait de la ceinture vers le haut ressemblait à un chandail comme ceux que l'on enfle par le col. Les manches arrivaient aux poignets et le col fermé et ajusté m'arrivait à la gorge. Aucun de ces vêtements n'avait de fermetures, ni de boutons, ni de poches, ni on ne voyait de coutures d'aucune espèce. Le matériau était épais, parce qu'à certains endroits je le sentais d'au moins un pouce. D'une fraîcheur incomparable, cela me donnait la sensation d'être nu.

Les hommes, devant mon étonnement, m'ont expliqué qu'ils avaient pris cette liberté parce que c'était absolument nécessaire pour me protéger. Ils avaient tenté de me réveiller, mais ils n'y étaient pas parvenus.

Cependant, ils étaient parvenus à m'attrister, car de changer mes vêtements sans m'en informer, c'était le comble. Mais je les ai crus, parce que je me suis rappelé qu'une fois, étant encore un enfant, des amis m'avaient sorti d'une auto pendant que je dormais et m'avaient accroché à un arbre. Alors, pourquoi ne pas croire ce qu'ils affirmaient. De plus, nous n'avions pas de temps à perdre avec des enfantillages. Les hommes m'avaient réveillé pour que je puisse voir de mes yeux le spectacle merveilleux qu'ils allaient me présenter sous peu. Ils

me dirent de ne pas quitter l'écran des yeux, afin de ne manquer aucun détail.

Effectivement, peu après est apparue une petite boule de la taille d'une bille. C'était complètement différent de tout ce qui traversait l'écran d'une rapidité vertigineuse. Cela ne changeait pas d'endroit et augmentait seulement de taille. C'était maintenant de la taille d'une balle de golf. C'était merveilleux et cela venait vers nous, en ligne droite.

Quelques instants plus tard, cela ressemblait à une balle de taille moyenne. Cela ne changeait pas de couleur et c'était d'un rouge miroitant, comme une boule de braises de charbon. Ensuite, c'était de la taille d'un ballon. Cela n'avait pas changé de position et si cette chose continuait ainsi, cela menaçait d'envahir tout l'écran. Déjà, on ne voyait presque plus que cette chose. Serait-ce que cette boule m'obsédait au point de ne pouvoir la quitter des yeux ? Je commençais à ressentir de la crainte.

Tous ceux qui étaient à bord le ressentaient aussi. On le voyait sur leur visage. Je crois qu'ils étaient aussi contents, mais préoccupés. Notre objectif avait maintenant au moins un mètre. J'ai essayé de me lever.

Les deux chefs, en même temps, me dirent que je devais rester tranquille dans mon siège ; mais personne ne faisait rien pour éviter la terrible collision. Je les regardais, désespéré ; mais ils m'ignoraient.

Cette boule fantastique couvrait déjà l'écran de moitié.

J'ai essayé à nouveau de me lever, mais cette fois-ci j'ai senti la pression sur mes jambes de deux petits, mais puissants bras. L'homme qui se trouvait à ma droite me dit que nous ne courions aucun danger, que nous étions en train d'entrer dans un autre monde,

Je suis allé sur Vénus

dans le monde où ils vivaient et que ce que nous apercevions n'était qu'une couche atmosphérique qui le recouvrait.



CHAPITRE 4

L'ARRIVÉE SUR VÉNUS

L'INÉVITABLE SE PRODUISIT. La boule a couvert les trois écrans. J'ai commencé à ressentir une chaleur suffocante ; mais seulement moi, les autres étaient immuables, et j'ai attribué cela à mon état nerveux. Nous étions parvenus à surmonter la dangereuse sensation de choc. Maintenant, l'écran inférieur s'est couvert de petits carrés, divisés par des canaux profonds et droits.

Les carrés ont commencé à grandir, on les distinguait déjà mieux. Ils étaient couverts de quelque chose qui semblait être des arbustes et sur les arbustes il y avait autre chose. Nous en avons survolé quelques-uns où l'on pouvait y distinguer des vaisseaux semblables au petit dans lequel nous nous trouvions, et un où un vaisseau couvrait tout le carré.

Nous avons commencé à descendre verticalement. Nous nous sommes dirigés à la droite d'un des carrés, comme on pouvait le voir parfaitement sur l'écran du bas. Tout le monde s'est arrêté et nous nous sommes préparés à sortir. La porte de la cabine s'est ouverte. À notre gauche, il y avait une grosse colonne, collée au mur, que je n'avais pas vue lorsque nous étions entrés. Une section a tourné, et a laissé à découvert un escalier en barreaux semi-circulaires.

Les chefs se sont avancés. L'un d'eux est descendu, ensuite l'autre. Ils ont disparu dans la colonne creuse. Mes amis m'ont fait signe de les suivre. Cette opération

m'a rappelé les descentes en parachute. J'ai posé le pied sur un barreau et en me tenant avec les mains sur le barreau qu'il y avait en face de moi, cela a doucement commencé à descendre comme un ascenseur. Cela ne s'est pas arrêté avant d'atteindre le sol, cinq mètres sous la paroi inférieure du vaisseau. Nous nous sommes retrouvés sous le ventre de ce dernier qui effectivement était noir et brillant.

Autour de moi, c'était rempli de petits arbres, tous chargés de fruits. On respirait du parfum. Entre les arbres il y avait de gros poteaux de métal, noirs également. Sur ces derniers reposait notre vaisseau. Il y avait aussi des passages qui allaient dans toutes les directions et qui s'élevaient au moins à un demi-mètre au-dessus du niveau du sol, en marchant dessus cela sonnait creux.

Les arbres ne mesuraient pas plus de deux mètres de hauteur ; mais ils étaient touffus. Leurs branches dépouillées n'avaient pas de feuilles, ni on ne voyait de feuilles tombées sur le sol. Leurs branches étaient assez grosses et n'étaient pas proportionnelles avec le tronc. Chaque branche avait des fruits en abondance.

J'en ai touché un et j'ai eu l'impression que la pelure était extrêmement mince. Le fruit était doux, comme lorsqu'il est mûr.

Chaque arbre était soutenu au niveau du tronc par quatre supports qui partaient du sol. Ces supports étaient ouverts en angle comme des pattes et fixés au tronc. Ceux-ci étaient reliés à deux canaux qui entouraient l'arbre.

J'ai examiné la terre, mais elle n'avait rien de semblable à la nôtre. Elle ressemblait à de la poussière de quelque chose comme du caoutchouc broyé ou du sablon fin. Elle était noire et humide, extrêmement

humide ; mais pas à base d'eau, plutôt d'un liquide visqueux. Mes amis confirmèrent qu'effectivement ce n'était pas de la terre, mais un produit chimique, et que les arbres n'étaient pas soutenus par les racines, mais que ces dernières leur servaient seulement à se nourrir. Ils me confirmèrent aussi que nous étions sur une terrasse et que celle-ci était un réservoir qui contenait tout le nécessaire pour alimenter leur fruiticulture.

Nous avons suivi un couloir jusqu'au bord, qui était une épaisse balustrade. J'ai regardé vers le bas et je me suis rendu compte que ce que je croyais être des canaux était des rues. Là en bas, plusieurs véhicules se déplaçaient et le long des murs il y avait une grande quantité de gens, tous alignés, en ordre. Ils ne se rencontraient pas, ni ne s'accrochaient.

En me levant la tête, j'ai vu quelque chose de vraiment étonnant : un dôme très haut et sans fin, dont on ne peut voir où il finit. Mes amis m'ont dit que cela couvrait leur monde au complet, mais que ce n'était pas seulement cela, cela répandait des rayons lumineux dans toutes les directions.

Ils continuèrent à m'expliquer qu'il s'agissait d'une couche épaisse de nuages, à laquelle ils avaient mélangé des substances. En recevant les rayons du soleil, cette couche absorbait la chaleur et la lumière et la retransmettait multiplié, et c'est avec cette lumière qu'ils s'éclairaient. Ils m'assurèrent qu'ils n'avaient pas de nuits.

Le climat était étouffant et je commençais à manquer d'air. L'air que je respirais n'était pas suffisant. Je me sentais mal, j'ai étiré le col de ma chemise qui était élastique, mais ce n'était pas suffisant. Le visage me brûlait. Je croyais que j'allais m'évanouir et je me suis appuyé sur la balustrade.

Les hommes qui veillaient sur moi s'attendaient à cette réaction et sont aussitôt arrivés préparés. Ils m'ont donné quelque chose qui ressemblait à un morceau de caoutchouc de la taille d'un cigare et ils me dirent d'aspirer comme si je le fumais.

La réaction fut remarquable. À chaque bouffée, je récupérais mes forces jusqu'à me sentir normal. Le col de ma chemise serrait encore, mais ne me dérangeait plus.

Sous ce dôme monumental, on voyait une infinité de vaisseaux comme celui que nous avons ramené à l'intérieur, et énormément comme le plus grand, et tous étaient noirs. Ils se croisaient rapidement à différentes altitudes. J'ai remarqué que l'altitude à laquelle ils volaient était selon la direction qu'ils allaient.

Il n'y avait pas qu'une forme de vaisseaux. Il y en avait aussi des tubulaires, de plusieurs tailles, longueurs et largeurs. Il y en avait des sphériques aussi de différentes dimensions. Ils ressemblaient à des boules de cristal.

Au-dessus de nous, il y en a une qui passa et qui ressemblait à une poire ou un œuf. Il était près de nous à basse altitude et se déplaçait lentement. Ils m'affirmèrent qu'il était aussi un vaisseau transporteur. Une chose attira mon attention : malgré la vitesse et la profusion de véhicules, ceux-ci ne se heurtaient pas.

Un vaisseau gigantesque est descendu en face de nous et, en rencontrant un plus petit, ce dernier dévia avec une rapidité étonnante. Il m'a semblé que les membres de l'équipage n'étaient pas intervenus.

Je les ai interrogés, et ils m'ont expliqué le phénomène. Toutes les machines possèdent une force de répulsion, et si quelqu'un se met imprudemment en

travers de la route d'un autre, il est repoussé comme un ballon.

Nous avons marché dans un passage le long de la balustrade, jusqu'à arriver à un coin du toit.

Là se trouvaient les ascenseurs, disposés sur toute la longueur de ce côté du toit. Ils ne sont pas du style fermé comme ceux que nous connaissons. Ils ont trois côtés recouverts d'une grille massive et rigide. Nous nous sommes appuyé le dos sur cette grille, et je me tenais fermement avec mes mains ; mais les contrôles se trouvaient justement où je me tenais.

Un des chefs m'a demandé si j'avais faim et, ma foi, je ne la sentais pas, je l'avais même oublié ; mais je lui ai répondu que oui.

— Parce que par hasard, ce bâtiment est une salle à manger — il a commenté en riant.

Effectivement, en descendant nous arrêtions à chaque étage ; mais elles étaient toutes pleines de gens. On a continué à descendre. Nous avons finalement trouvé plusieurs places vides et nous sommes sorties à cet étage.

Une grande harmonie régnait dans tous les mouvements des gens. Personne n'entravait ni ne chuchotait. Chacun arrivait, prenait sa nourriture, s'assoit, terminait, rapportait le plateau vide et se retirait.

Je me rendis compte que le mur qui faisait face à celui par lequel nous étions descendus était également recouvert d'ascenseurs. Et les deux autres murs étaient transformés en armoires, remplis de plateaux identiques à ceux que nous avons utilisés dans le vaisseau.

Le plancher de ce local était couvert de petites chaises qui étaient munies d'une planche réversible sur laquelle on déposait le plateau.

Mais pauvre de moi !

Maintenant que je connaissais mieux les aliments, mes amis m'offrirent une double ration et j'ai mangé jusqu'à satiété. Il y avait dix saveurs et elles étaient toutes différentes. J'ai pu aussi observer que les plateaux étaient de couleurs très variés, tellement que je me suis lassé de les compter. Ils m'affirmèrent que chaque couleur avait cinq saveurs différentes, ce qui donnait des milliers de saveurs, cependant, ils avaient tous la même consistance. Les petites cuillères qu'ils utilisent ont une certaine ressemblance avec nos pelles carrées, mais légèrement courbées et sont très petites.

Les gens que j'ai vus dans cet édifice ne mesuraient pas plus d'un mètre. Tous très petits, mais bien proportionnés. Ils portaient tous des vêtements identiques à ceux qu'on m'avait mis, mais de couleurs différentes. Dans ce monde au climat contrôlé, il y a une orgie ininterrompue de couleurs, et ce partout où l'on pose le regard. Les hommes et les femmes s'habillent de la même manière. Visuellement, on les distingue seulement par les formes propres à la femme. Lorsqu'elle parle, sa voix est détendue. Ce n'est pas le cas de celle des hommes, qui est rude et jusqu'à un certain point désagréable à l'oreille. Tous ont les cheveux blonds et vagué et tous les ont qui tombent sur les épaules. Ils ont aussi tous les yeux verts et la peau ivoire.

Mes amis m'expliquèrent que la race était petite parce qu'ils le voulaient ainsi, et que le processus était scientifique. Quant à la couleur de leur peau, de leurs cheveux et de leurs yeux, elle était due au climat qui règne sur cette planète.

Mes deux premiers amis et moi étions restés dans la salle à manger. Les autres personnes nous avaient quittés, parce qu'elles devaient faire leurs rapports et se reporter.

Nous nous consacrons à fouiner librement. Il s'avérait merveilleux d'être parmi tant de poupées humaines, pour qui je devais ressembler à un monstre.

Nous avons quitté la salle à manger par le même ascenseur et sommes arrivés à ce qui devait être la mezzanine. Cet étage était complètement vide. Les gens circulaient par cet endroit. De rue en rue, il n'y avait pas de portes. Les deux murs frontaux, qui n'avaient pas d'ascenseurs, comportaient une série d'entrées en forme d'arc, et au centre il y en avait deux qui étaient plus larges que les autres. À cet endroit se croisaient les véhicules. Il y avait énormément de lumière, mais on ne voyait pas la source. On aurait dit que les murs la produisaient. Nous avons marché sur un plancher amortisseur, qui était poli comme un métal.

Nous sommes sortis en direction de la rue et en arrivant devant le bâtiment nous nous sommes arrêtés. Les trottoirs circulaient à une vitesse modérée. Ils étaient divisés en trois bandes, deux se déplaçaient dans des directions opposées et celle du milieu était immobile. Les gens changeaient facilement d'une bande en mouvement à celle qui était immobile, et de celle-ci à celle qui venait en sens inverse, ou ils entraient dans un bâtiment. Les façades étaient lisses et n'avaient aucune espèce de fenêtres, complètement lisses. Leurs belles couleurs ressemblaient au verre ou pour mieux dire, à du miroirs, parce que l'image se reflétait clairement. On remarquait l'union du matériau à chaque étage ; mais seulement sur la largeur.

Chaque bâtiment était d'une seule couleur. Ils sont ainsi différenciés. Il n'y avait pas de panneaux indicateurs d'aucune espèce. Les salles à manger par exemple étaient bleues, et on les retrouvait à chaque quatre pâtés de maisons.

La chaussée de la rue était large. Elle se divisait au centre par un demi-tour étroit. Elle était recouverte de sortes de bandes métalliques, l'une étroite et l'autre large. L'étroite était jaune et la bande large était marron foncé.

Je n'ai vu que deux types de véhicules, de sol, dirons-nous, puisque nous ne pouvons pas dire terrestres. Il y a un petit modèle, individuel, pour une personne. Celui-ci est muni de deux rouleaux. Ce n'est pas comme l'idée que nous avons de la roue bien proportionnée, car elles sont grosses et larges. Ceux-là sont conçus pour seulement une personne, mais il y en a qui ont trois rouleaux. Dans le petit modèle, il y a un siège avec un dossier et sur la roue avant il y a seulement un manchon, pas plus grand que la main de l'un d'entre eux. On manie cela comme une manivelle. Dans le grand modèle, le siège est large et il y a aussi un dossier et un appui-pieds. Tout comme les autres, il est contrôlé avec un manchon.

On voit ce type de véhicules abandonnés dans les mezzanines dans presque tous les bâtiments. N'importe qui les utilise et les abandonne lorsqu'ils en ont envie. Ceux à trois rouleaux sont généralement utilisés par les couples, hommes et femmes. On les voit circuler à une bonne vitesse et généralement sur les bandes étroites.

L'autre type de véhicule de sol, nous pourrions l'appeler « le collectif ». Ils ressemblent à des armatures de petits bâtiments à moitié terminées. La plupart ont dix étages, bien qu'il y en a qui en ont moins. Ce type de transports est plutôt rare, parce qu'une personne seule ne peut en descendre ni y monter, on y fait plutôt descendre et monter des étages au complet.

Et comme le système m'a paru intéressant, je vais essayer de le décrire dans tous ses détails, mais pour cela d'abord voyons comment sont les rues, pour que nous puissions mieux comprendre. Celles-ci montent, et descendent en formant des viaducs à chaque coin de rue. Les véhicules passent toujours sous un pont à chaque deux pâtés de maisons. Ils utilisent l'espace de ces viaducs pour loger les plates-formes qui reçoivent les passagers. Voyons maintenant comment sont les véhicules qui circulent à environ un mètre des trottoirs. Et puisque nous parlons des trottoirs, nous allons compléter leur description. Sur toute leur longueur, il y a une rambarde rigide qui les sépare de la circulation de la rue. Dans ce qui pourrait être la garniture se trouve l'ouverture d'un aspirateur sans fin qui se charge d'aspirer la poussière au sol que pourrait produire le roulement continu des véhicules. Seuls déchets admissibles dans ce monde, où l'on remarque une propreté absolue.

Les véhicules sont, comme je l'ai déjà dit, des armatures qui sont fixées sur une plate-forme qui leur sert de base. Cette plate-forme repose à son tour sur plusieurs rangées de rouleaux. Généralement, chaque rangée comporte cinq gros rouleaux et l'on compte jusqu'à dix rangées. Le véhicule est une armature « caravane » et il y en a deux identiques dans chaque arrêt. Ces armatures sont sans rouleaux et sont regroupées l'une derrière l'autre. Je vais maintenant essayer de décrire le dernier élément, c'est-à-dire l'endroit où s'assoient les passagers. C'est une caisse qui contient jusqu'à dix banquettes, et sur chacune des banquettes peuvent s'asseoir de cinq à six personnes. De petites personnes, naturellement. Chaque caisse est tout un mécanisme.

Le véhicule arrive à un arrêt et il s'ajuste avec une précision aux millimètres près, parallèle à la première armature stationnaire. On entend un coup sec et une section se sépare vers ladite armature stationnaire. Elle avance quelques mètres de plus jusqu'à s'ajuster avec la section suivante et reçoit une autre caisse pleine de passagers.

J'ai dit plus tôt que chacune de ces caisses était tout un mécanisme, c'est parce que les sièges sont installés sur une bande qui dès qu'elle se retrouve dans l'armature stationnaire, cette bande tourne et positionne chaque siège en direction d'une sorte d'escalier mécanique, automatique.

Les gens utilisent ces escaliers élévateurs et ces sièges avec grande facilité. Ces élévateurs les emmènent à des couloirs souterrains et, pour aborder un de ces véhicules, l'opération se fait à l'envers. Il n'y a pas de conducteurs ni de machinistes. Ils n'utilisent pas de remorques. Ils ne roulent pas non plus sur des rails et cependant ils sont tellement précis dans leurs arrêts, que je pense que même si une intelligence les manœuvrait, elle ne pourrait pas être plus précise. Ils vont l'un après l'autre, parfois en file indienne. À certains endroits, ils atteignent des vitesses de soixante-dix kilomètres-heure ou plus. Ils circulent toujours sur deux des bandes étroites.

La lumière dans les rues provient du ciel ou de la voûte céleste. Elle n'est pas aussi vive que celle que nous avons le jour. Elle ressemble plutôt un peu à celle qui inonde notre monde au lever du jour. On la voit jaillir des milliers d'endroits à la fois, comme des rayons de soleil, en passant à travers des nuages blanc et argenté qui forment un réflecteur sans fin.

Mes amis m'avaient dit qu'ils n'avaient pas de lumière artificielle dans les rues et qu'ils n'avaient pas non plus de nuits, et le fait qu'aucun véhicule ne possède de moyen de produire de la lumière semblait confirmer ce qu'ils me disaient. Mais à l'intérieur des bâtiments, l'intensité de la lumière qu'ils utilisent est quelque chose de surprenant, elle semble émaner des murs et des plafonds.

Nous sommes sortis marcher, car même si les banquettes peuvent se déplacer, les gens sentent le besoin d'utiliser leurs petites jambes sans se laisser porter. Bien au contraire, il semble que certains s'amuse en sautant de banquette en banquette. Je marchais maladroitement et ma seule préoccupation était de ne pas marcher sur quelqu'un, car je ne me le serais pas pardonné.

Le changement qui se produisait dans mon être était admirable. Je sentais mon mental dégagé et un grand pouvoir d'observation. J'assimilais facilement ce qu'ils m'expliquaient et éprouvais un tel degré d'insouciance, que j'avais presque oublié que je devais retourner à mon monde, bien que mes amis ignoraient quand. Je ne m'étais non plus rendue compte que les deux parlaient l'espagnol, et je suis seulement revenus à la réalité en voyant ma disproportion avec tous les êtres qui m'entouraient, non seulement en stature, mais aussi en laideur.



CHAPITRE 5

LES PREMIÈRES IMPRESSIONS

DÈS QUE JE SUIS ALLÉ pour la première fois sur un de leurs jardins de toitures, j'ai vu quelque chose qui a fortement attiré mon attention. Il s'agissait d'édifices qui, bien qu'ils étaient semblables aux autres, ils l'étaient seulement jusqu'à la moitié. À partir de là, cela avait une forme circulaire et montait à une hauteur de peut-être 200 mètres, et se terminait en forme de coupole, ronde et lisse.

Cette prolongation était de couleur noir brillant, identique à celle des vaisseaux circulaires, comme celui qui nous avait transportés jusqu'à ce monde merveilleux. Il y en avait à profusion, car seulement quatre bâtiments les séparaient les unes des autres, et ce de n'importe quel côté qu'on pouvait compter. C'est-à-dire que chacun d'eux était situé au milieu d'un groupe de vingt-quatre bâtiments. Il s'agissait des seuls bâtiments qui comportaient des signalisations ou des guides, mais ces indications, selon les dires de mes amis, n'indiquait que le numéro de la zone qui est gérée depuis cet édifice.

Mes amis m'ont expliqué que ces monstres étaient les édifices les plus importants, car c'était à partir de ces tours qu'étaient administrés les bâtiments environnants. Et parmi ces derniers, il y a des salles à manger, des dortoirs, des cinémas, des salles de jeu, des salles de son, des laboratoires pour la préparation des aliments, un centre médical, une usine de vêtement et un

laboratoire d'hygiène pour cette dernière. On y contrôle également la distribution des vêtements et des aliments ainsi que le climat et l'éclairage du groupe de bâtiments environnant, et tout cela automatiquement.

Ils m'ont aussi expliqué qu'à partir de leurs coupes ils maintenaient une communication constante avec les vaisseaux et les bâtiments. Dans leurs tours, ils captent des sons qui proviennent de tout l'univers.

Ils les étudient, les classifient et les matérialisent. À partir de leurs coupes, ils maintiennent la forme et la hauteur de leur dôme atmosphérique. Ils contrôlent également le climat à l'extérieur des bâtiments, ils veillent à ce qu'il soit maintenu. Et comme si ce n'était pas suffisant, dans chacun de ces édifices, il y a un dossier actualisé dans lequel on peut étudier son passé, voir le présent et la gestation du futur.

On peut y voir, sans en sortir, les processus de construction des édifices, la fabrication et l'assemblage de toutes les sortes de véhicules aériens et terrestres ainsi que la préparation de leurs aliments et de leurs vêtements à partir du tout début.

Ils utilisent un système merveilleux de « autosonovision ». Le mot est juste, car on peut contrôler le spectacle à volonté. Il y a dans chacune de leurs salles, sur les murs, des rideaux qui sont contrôlés à partir de poignées situées de chaque côté de l'ouverture. Sur ces poignées, on pose la main au complet, en gardant le pouce sur un bouton. Tout comme dans les salles de cinéma, on a une sensation de profondeur incroyable, et l'idée nous envahit qu'on voit réellement des hommes, du matériau, des machines et leur processus. Avec les poignées, on peut faire déplacer le spectacle à droite et à gauche, ou l'arrêter, comme si l'on se trou-

vait dans un véhicule et que l'on voudrait visiter cette zone. Pour cela, il suffit de presser les boutons.

Comme je considère que ce que j'ai vu dans certains de ces spectacles est intéressant, je vais essayer de décrire ces impressions intéressantes :

Nous allons commencer par quelque chose que nous connaissons tous, les pneus d'un quelconque véhicule. C'est une chose de leur passé, car ils ont maintenant un sol lisse comme du miroir et ils utilisent un système d'essieux différent. Mais, comme je le disais, ils ont utilisé jadis un type de pneu très semblable au nôtre, bien que le procédé de fabrication fut différent. Nous, à la question du transport, autant terrestre qu'aérien, nous avons fait du progrès pour ce qui est de la vitesse, mais pas en matière de sécurité. Nous propulsons une automobile à plus de 200 km/h et laissons le résultat entre les mains de la chance. Nos véhicules sont montés sur quatre pneus soutenus par des noyaux d'air. Nous savons par expérience que non seulement à cette vitesse, mais même à un tiers de celle-ci, si un de ces pneus perd l'air qui le soutient de façon imprévue, notre survie dépendra seulement de la chance.

Cela dit, ils ne jouent pas avec leur vie, ni ne la laissent entre les mains de la chance. Par conséquent, ils cherchent la sécurité dans la fiabilité, dans la solidité d'un matériau.

Et leurs pneus sous toutes les formes sont construits sur ce principe.

Et comme j'ai vu tout le processus de fabrication, je suis en mesure de le décrire. J'espère que dans ce cas-ci, j'arriverais à me faire comprendre, parce que mon vocabulaire est si délabré que je ne sais pas si j'arriverais à m'exprimer correctement.

Nous commencerons par le noyau, c'est-à-dire ce qui dans nos pneus représente l'air sous pression, qui est la base d'un pneu fiable.

Pour arriver à comprendre, nous allons imaginer un moule pour ce noyau, comme si nous voulions y mettre un de nos pneus. Ce moule est ouvert dans sa partie supérieure. En outre, il est divisé sur la largeur, au centre, formant ainsi deux sections égales qu'ils pourront ouvrir pour déloger le noyau une fois construit. Les deux parois qui forment le moule sont couvertes de perforations sur toute leur surface.

Ce moule tourne dans une machine et dans sa cavité s'enroule le matériau qui formera le pneu. J'ai vu trois types de matériau, à savoir : un petit tuyau ou un tube du diamètre d'un crayon. Il était fait d'un plastique spécial, mais cela aurait bien pu être du caoutchouc comme nous connaissons. Le matériau suivant était le même tuyau, mais renforcé de fibre, pour qu'il ait une plus grande résistance, et enfin un autre d'un matériau ni creux ni solide. C'était un cordon ou un câble du même diamètre que les précédents. Il était fabriqué de fibres peut-être de sisal, d'agave, de jarcia, ou tout autre matériau fibreux. Il était tordu naturellement et traité chimiquement pour pouvoir recevoir une enveloppe de plastique et ensuite de caoutchouc, tout comme les fibres qui forment la semelle de nos pneus.

Maintenant, une fois que le moule est rempli de ce matériau, naturellement toujours avec la même tension, quantité et poids, le tout part au processus de cuisson, dans le but d'obtenir une unité compacte qui ne se brisera pas en retirant le moule.

Lorsque le noyau est terminé, les deux sections tournent en sens inverse sans être retirées du matériau

et c'est ainsi que les sections se détachent du noyau sans l'endommager.

Arrivés à cette étape, nous avons déjà la base pour un bon pneu semi-solide et fiable. Ensuite, nous passons à la fabrication d'un treillis de métal, qui se chargera d'augmenter la résistance et de conserver la forme. Il y a une machine qui tresse ce treillis de la forme de l'extérieure de notre noyau. À mesure qu'il est tressé, le noyau y entre, accompagné d'une barre d'espacement qui contient une rainure à la moitié de sa longueur.

Cette rainure est nécessaire parce que sur son chemin elle passe par un couteau circulaire qui se charge de diviser avec précision le matériau nécessaire pour chaque noyau. Peu de temps après avoir coupé le treillis, les noyaux sont séparés des barres d'espacement. Ils continuent et entrent dans des canaux qui s'approfondissent graduellement jusqu'à ce que le treillis adhère aux parois latérales. Ce qui forme une ouverture fixe et sûre. Ensuite, ils sont recouverts du matériau qui constituera la semelle, dans notre cas ce serait du caoutchouc. Ensuite, ils vont aux moules qui vont les marquer du motif de roulement. Ils les utilisent lisses. Mais poursuivons avec le processus.

Une fois notre pneu terminé selon cette méthode, nous ne pourrions pas l'installer sur les sortes de roues que nous utilisons actuellement. Car ces dernières sont faites pour être utilisées avec des pneus creux, dans lesquels on met de l'air sous pression après les avoir installés.

Mais nous pourrions utiliser de façon avantageuse le procédé qu'ils utilisent. C'est-à-dire, deux disques faits de feuilles de bonne épaisseur, frappés de la forme

du pneu et unis par le centre. Concluant avec les trous nécessaires pour tout type d'automobile.

Nous pourrions remplacer notre système actuel de roues non sécuritaire par des unités complètes de ce type.

Comme vous pouvez le voir, ces disques pourraient être très beaux, dignes de l'automobile la plus raffinée.

Ce système comporte quelques avantages et le principal est le remplacement des pneus usés par recouvrement. Dans notre monde, cela représenterait une grande industrie.

Ils utilisent des moteurs en forme de rouleaux qui travaillent à l'inverse des nôtres. Nous faisons tourner le centre ou la bobine, mais eux, c'est le contour et ils fixent l'axe.

Comme vous pouvez le voir, la différence en ce sens n'est pas très grande.

Passons maintenant à leurs vaisseaux aériens. Ils m'avaient assuré que la formule que nous utilisons pour voler n'était pas efficace. Non seulement nos vaisseaux étaient fragiles et non sécuritaires, mais ils dépendaient de combustible pour leur propulsion. En plus d'augmenter leur volume, cela réduisait leur rayon d'action.

Selon lui nous devons chercher la façon de construire des machines qui utilisaient les forces qui nous entourent, qui sont très vastes. Qu'eux, dans chaque vaisseau, ils transportaient de petites, mais puissantes sources d'énergie. Qu'ils tiraient profit de la chaleur tout comme du froid, de la lumière comme de l'obscurité, des champs magnétiques comme des orages électriques.

La conception de leurs machineries dans tous leurs vaisseaux était la même, et que seule la disposition variait.

J'essayerai de découvrir le procédé de construction d'un petit vaisseau circulaire, c'est-à-dire ce que nous appelons communément dans notre monde une soucoupe volante.

La première chose que nous voyons est la base ou la partie inférieure. La pièce arrive brute. On peut voir l'énorme circonférence creuse. On peut voir aussi les trois cavités, où seront installées les bouées de sustentation. La pièce comporte aussi cinq bases qui recevront autant de roulements à billes, impressionnantes pour sûr, auxquelles ils injectent un matériau liquide, non naturel, un produit de laboratoire très semblable à l'étain. Chaque roulement à billes logera l'extrémité d'un axe vertical.

Il y en aura cinq et dans chacun d'entre eux tourneront de grandes roues minces, joint à d'autres, plus petites.

Dans trois de ces axes sont logées cinq des grandes roues ; dans les deux autres seulement quatre. Ces grandes roues se terminent en un angle très aigu, qui se logera dans une fente du même diamètre dans laquelle est contrainte la petite roue. Cette partie aiguë dont je parle est couverte de petits cercles, qui pourraient bien être des bobines, parce que les petites roues qui y sont logées sont couvertes à leur tour de barres, disposées en angle tout autour.

Après cette opération, c'est la mise en place des sources d'énergie, qui sont aussi au nombre de cinq et qui ont la forme d'un récipient pour rôtir les dindes.

Tout est bien assemblé. Maintenant on continue avec l'échelle intérieure en forme de tube. Elle est logée entre

deux séries de roues, et maintenant que tout est disposé de cette manière, ils placent la couverture centrale. Elle arrive entre quatre bras motorisés qu'ils tournent, montent ou baissent, selon la volonté des opérateurs. Cette couverture comporte à son tour des roulements à billes correctement placées et s'emboîte parfaitement avec les axes, l'échelle et la partie inférieure du vaisseau. Nous avons déjà la salle des machines qui propulsera ce vaisseau. Bien que ce soit la partie la plus laborieuse, tout est exécuté avec précision et facilité.

La même machine qui apportait la couverture centrale fait maintenant monter l'ensemble, et ainsi facilite la mise en place des bouées de sustentation. Celles-ci doivent être fixées avec précision, car lorsqu'elles ne sont pas nécessaires elles tournent et s'encastrent dans leurs cavités, créant ainsi une surface uniforme avec le reste de cette partie du vaisseau.

Ces appareils disposent de deux types d'échelle, la circulaire qui peut descendre sous le vaisseau et une autre coupée à la partie inférieure de celle-ci ; mais qui coïncide avec l'autre. C'est celle qui mène à la partie supérieure du vaisseau, transformé en salle de contrôles. La partie supérieure arrive aussi par une grue à quatre bras motorisés. Tout comme la couverture centrale, elle comporte un col ou couronne, comme nous voulons l'appeler. Ce col a de petites fenêtres rondes tout autour, qui montent et descendent à volonté. En descendant, elles créent tout comme les bouées de sustentation, une surface lisse qui uniformise le vaisseau. Le vaisseau a une forme oblongue si on le regarde de profil. Ces petites fenêtres ne sont pas pour faire de l'observation directe, c'est plutôt des écrans capteur pour différentes utilisations.

Et voilà le vaisseau terminé. Nous voyons entrer des techniciens qui s'assureront que tout fonctionne ; mais il manque le plus important. Ici le vaisseau se déplace déjà selon la volonté de son équipage. Il monte, descend, bouge de différentes manières et à différents angles, cependant il n'est pas armé.

À partir de notre point observation, nous suivons le vaisseau dans ses déplacements. Nous le voyons s'approcher d'un autre département où il y a une sorte de réservoirs d'eau tubulaire avec une capacité d'environ deux cents litres. Un de ceux-ci se sépare du groupe et va à la rencontre du vaisseau, qui s'approche à basse altitude jusqu'à se positionner sur ce cylindre. Tout s'est déplacé sans l'intervention directe de personne. Le vaisseau descend lentement jusqu'à donner l'impression d'avoir avalé le cylindre. Lorsqu'il se relève à nouveau, il le conserve dans son ventre et il ne reste plus sur le plancher que la petite plate-forme sur laquelle il se déplaçait, qui retourne lentement à son département.

Avez-vous une idée de ce qu'était ce cylindre ? Rien de moins qu'une arme terrible qui peut tout désintégrer, absolument tout, à n'importe quelle distance imaginable. Cela produit des vibrations capables de démolir des édifices en seulement quelques minutes.

L'épaisseur des parois du vaisseau fait plus de dix pouces. Le matériau est transparent, avec une plus grande visibilité dans la partie inférieure, car parfois on peut voir tourner les roues des machines. Ce sont ces roues qui produisent des luminescences qui augmentent ou diminuent d'intensité selon la zone où ils se trouvent. Ces roues tournent à différentes vitesses et les plus lentes sont celles d'en dessous.